
Le centre-ville comme nouveau site de production du savoir. Le cas de Chicoutimi

Pierre-W. Boudreault, Ph. D.
Éric Gagnon, assistant de recherche
Joël Saucier-Dupuis
Université du Québec à Chicoutimi

INTRODUCTION

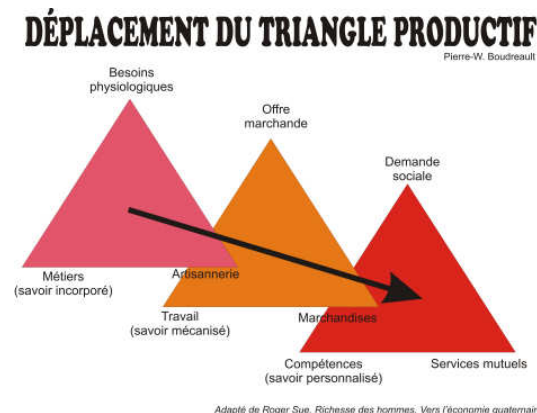
Pour « revitaliser » les vieux centres-villes, telle la revitalisation récente de la Basse-ville de Québec par exemple, on s’est rendu compte que les indicateurs qui signalent la reviviscence des centres urbains s’appuient sur une transformation du style de vie et la dynamique culturelle du milieu.

Si la ville moderne a été organisée selon un imaginaire systémique, découpant l’espace en sites et zones spécialisées (zonage), la conséquence fut le délestage des centres-villes. Pour « revitaliser » les vieux centres-villes, telle la revitalisation récente de la Basse-ville de Québec par exemple, on s’est rendu compte que les indicateurs qui signalent la reviviscence des centres urbains s’appuient sur une transformation du style de vie et la dynamique culturelle du milieu. Il semble aussi que la société contemporaine se dessine à travers des flux de mobilité qui ne concernent pas spécialement les biens et les produits mais davantage les personnes elles-mêmes. Bref, si les banlieues et les

villes modernes ont été façonnées pour répondre aux exigences de la spécialisation, et si la société industrielle, en laissant aux centres-villes l’amalgame et l’enchevêtrement social et culturel, on constate qu’aujourd’hui, la pluralité et la diversité sont des facteurs propices à la création et à l’imagination. Grâce à leur concentration spatiale, ces facteurs opèrent, au quotidien, la métamorphose où on passe d’une économie d’échelle à une économie d’agglomération, d’une économie tertiaire à une économie quaternaire. La figure 1 montre la mutation sociale et économique à l’œuvre. Une tendance se dessine : les centres-villes sont devenus à nouveau les pôles et les théâtres d’attraction de l’économie du savoir et de la communication.

Une tendance se dessine : les centres-villes sont devenus à nouveau les pôles et les théâtres d’attraction de l’économie du savoir et de la communication.

Figure 1 : Déplacement du triangle productif



1. LE CENTRE-VILLE COMME EXPÉRIENCE ESTHÉTIQUE

En 2025, la population mondiale vivra à 62 % dans les villes, celle de l'Amérique du Nord et de l'Europe atteindra les 86 %, alors qu'en 2001, l'urbanisation était de 64,3 % au Canada.

Afin de bien voir l'importance du centre-ville, il faut le mettre en perspective. En 2025, la population mondiale vivra à 62 % dans les villes, celle de l'Amérique du Nord et de l'Europe atteindra les 86 %, alors qu'en 2001, l'urbanisation était de 64,3 % au Canada. Si les proportions ne sont pas les mêmes dans les pays du Sud, n'empêche que si les pays de l'OCDE augmenteront de 12 %, dans les pays de l'Autre monde, la population urbaine doublera quasiment, passant entre 1975 et 2025 de 32 % à 58 % pour les régions les moins avancées et de 72 % à 85 % pour les régions les plus avancées¹.

La ville ne peut plus ainsi être considérée comme un « espace d'affectation ou d'effectuation », elle est devenue la « ville-milieu » de vie, territoire géographique où chaque groupe délimite sa frontière respective et un champ de compétition économique. Elle est donc aussi un milieu complexe de vie culturelle où centralement se jouent les communications : une agglomération d'hommes et d'équipement certes, mais surtout un certain « état d'esprit » caractéristique de la diversité qui remplace le quartier comme pôle d'attraction. Nous assistons à la formation « de pôles territoriaux et d'innovation » liés à l'information et à la communication, « tous concentrés dans l'espace et qui s'appuient sur des réseaux de prise de décision par contact personnel ». On mentionne notamment les métiers de la culture – médias de toute nature, spectacle, art, mode, édition, musées, création culturelle..., culture qui est le domaine créateur de la valeur dans toutes les sociétés avancées - et ces activités passent par de multiples rencontres physiques que les contacts en ligne ne contrarient pas mais complètent². On assiste à la « nodalité » de l'espace urbain, un réseau de nœuds métropolitains en constellation. Si la concentration est productive, les risques

inhérents aux rencontres transforment-ils l'être social? Comment se forge l'être-ensemble contemporain?

Premièrement, c'est par les regards, les sons, l'évocation des saveurs qu'apparaissent la vie sociale des personnages, c'est-à-dire par le truchement des corps qui se donnent à voir dans l'espace urbain, c'est par les sens qu'apparaît le sens. Que faut-il comprendre? L'esthétique urbaine est une expérience sensorielle. On ne consomme plus uniquement pour acquérir des biens et définir notre statut social, on consomme pour vivre avec les autres une expérience unique. Le lien social que je lie avec l'autre est un réenchâtement. Les objets ne sont plus inanimés mais dotés d'un pouvoir d'évocation. Un vêtement acheté n'est pas strictement un objet pratique mais une occasion d'expérience que je partage. À la modernité qui a chosifié l'espace urbain pour n'en voir que l'utilité fonctionnelle, des routes qui interrelient des zones spécialisées (résidentielle, commerciale, industrielle, etc.), la société contemporaine ne s'accommoderait-elle pas de l'espace polyvalent ayant de multiples occupations?

On ne consomme plus uniquement pour acquérir des biens et définir notre statut social, on consomme pour vivre avec les autres une expérience unique. Le lien social que je lie avec l'autre est un réenchâtement.

La ville n'est plus un espace froid à aménager. Il ne s'agit pas d'une étendue dans laquelle on édifie des routes, des bureaux, des manufactures, des commerces, mais il s'agit d'« un être-ensemble » qui s'accommode de la multiplicité de personnes assumant une destinée singulière. Davantage, c'est de leurs efforts obscurément conjugués qu'une ville se maintient à l'être. Comme le signale Sansot³: « Certaines agglomérations dispensent des services convenables, elles offrent un certain agrément, et cependant nous ne leur accordons pas le privilège de les considérer comme des villes. Elles nous apparaissent comme un

ensemble d'immeubles, de rues, de places, de commerces. Leur manque une cohésion qui les ferait tenir ensemble, s'entretenir, surgir à chaque instant une et multiple, et donc bénéficier de l'appellation de ville. L'être-ensemble d'une ville vient de ces gens-là au travail, en espérance, en deuil, qui l'irriguent de leur passion et de leur acharnement à la parcourir. [Nos parcours] nous incitent à éprouver l'expérience de l'autre comme mon semblable. Encore faut-il que nous accordions à ces espaces l'estime, la considération qu'ils méritent ».

L'être-ensemble d'une ville vient de ces gens-là au travail, en espérance, en deuil, qui l'irriguent de leur passion et de leur acharnement à la parcourir.

Deuxièmement, le sujet n'est pas en dehors du collectif. Pour cela, l'esthétique qui, en cette période de turbulence, nous rappelle de mettre l'accent sur ce que « le fait [même] d'éprouver en commun suscite une valeur, est vecteur de création, convoquant ainsi la tradition grecque selon laquelle l'aïsthésis met l'accent moins sur l'objet artistique en tant que tel, que sur le processus qui me fait admirer cet objet »⁴. Comme si, à défaut d'un code culturel reconnu par tous, la communication devient le code : bref, si je communique, j'existe. C'est donc, de facto, une expérience de la pluralité et qui « sert de matrice à la vie sociale »⁵. L'esthétique est un potentiel, dans cela même qu'il me fait exister en même temps que je fais exister la vie sociale. L'art et la création artistique peuvent exprimer l'inexprimable, la violence dans l'amour comme dans la haine. L'art, comme expression et représentation esthétique, renvoie aux désirs, et dans le potentiel de création réalise le lien.

C'est donc à partir d'un art généralisé que l'on peut comprendre l'esthétique comme faculté d'éprouver en commun. Le fait d'éprouver ensemble quelque chose est non seulement facteur de socialisation, mais ce qui est vécu et éprouvé en commun, ce qui me lie essentiellement à l'autre, fait œuvre de création.

La différence rend donc la communication possible et, sachant marquer la différence, la frontière régule les flux de circulation, assure l'exacte traduction des sens réciproques et, aussi rassure la relation entre moi et l'autre.

Mais l'art n'est pas exclusif, l'expérience esthétique n'est pas réservée, il est l'apanage du désir et de la volonté de tous devenus, volens nolens, acteurs. C'est donc à partir d'un art généralisé que l'on peut comprendre l'esthétique comme faculté d'éprouver en commun. Le fait d'éprouver ensemble quelque chose est non seulement facteur de socialisation, mais ce qui est vécu et éprouvé en commun, ce qui me lie essentiellement à l'autre, fait œuvre de création.

Troisièmement, la génération façonnée par la société de l'information et des communications a engendré, dit-on, un personnage très soucieux du regard des autres, mobile, sensible aux moindres dispositions de son corps comme outil de communication. Il s'agit d'une société d'individus qui doivent miser sur leurs capacités toujours réjouvénées de trouver des contextes ou des cadres sans assises solides et durables. En perpétuel état de changement, mobile dans l'espace de la cité du multimédia comme dans le cyberspace, ils doivent investir dans ce qui les rassure (ou non) et dans ce qui les singularise, leur corps, d'où le rappel constant aux nécessités d'un corps disponible et agréable. Tout ce qui peut nuire à cette image sera pourchassé.

Quatrièmement, la notion d'esthétique stimule un imaginaire qui, paradoxalement, nie et, à la fois, crée des frontières et qui résiste au confinement et à la limitation. Qu'est-ce, au fait, une frontière? Une ligne d'endiguement des passions et différenciation permettant la communication car, à l'inverse, l'indifférence est l'incommunication, la méfiance et la crainte de l'autre. La différence rend donc la communication possible et, sachant marquer la différence, la frontière régule les flux de circulation, assure l'exacte traduction des sens réciproques et, aussi, rassure la relation entre

moi et l'autre⁶. Bref, sachant la séparation désignée par des interdits et par des limites frontalières, la réunion est possible. L'École de Chicago, inspirée par les travaux de G. Simmel, a formulé ce théorème : « Quand la différence

sociale est assurée, la proximité spatiale peut être réalisée ». La frontière, paradoxalement, est ce qui unit. Parce qu'elle permet de conforter l'identité, elle rassure et favorise l'ouverture. La frontière est un potentiel.

2. LA MÉTAPOLE AU SAGUENAY ET LE CENTRE-VILLE DE CHICOUTIMI COMME EXPÉRIENCE IDENTITAIRE ET CRÉATRICE

Pour beaucoup d'auteurs, avec le vent et les encens soufflant de l'Orient mythique qui traverse les murs des chaumières y compris (cocooning), nous serions passés de l'imaginaire de la « culture de masse » à un imaginaire de la « culture-monde » selon l'expression de Fernand Braudel.

L'expérience sensorielle passe par l'expérience du labyrinthe urbain fait de rues et d'objets décoratifs, de musique et d'odeurs, de couleurs, de saveurs, de mobiliers et de parcs, de sa trame et de sa morphologie architecturale. La vie sociale est cela même qui est vécue et ressentie en commun donnant un sens, et le sens s'inscrit en référence à un espace donné. Aujourd'hui, l'exotisme et l'érotisme ambiant se recomposent aussi dans des lieux qui dévoilent le rôle des sens dans la désignation de l'urbain : restaurants aux saveurs multiples et boutiques spécialisées en tout genre, cliniques d'esthétique et salons de coiffure, instituts de massage et de tatouages, édifices à bureaux, stations de radio populaire, pharmacies, brocantes et friperies, cafés et bistrot, tripots clandestins, etc. Pour beaucoup d'auteurs, avec le vent et les encens soufflant de l'Orient mythique qui traverse les murs des chaumières y compris (cocooning), nous serions passés de l'imaginaire de la « culture de masse » à un imaginaire de la « culture-monde » selon l'expression de Fernand Braudel.

Qu'en est-il pour Chicoutimi et son centre-ville? À partir du principe que la différence est attractive, on s'est demandé si la création d'une métropole au Saguenay n'avait pas recomposé une différence interne aux anciens centres-villes, là où se manifestait une différence entre les vieux centres-villes. Bref, n'y avait-il pas recomposition d'une différence interne, une frontière, au centre-ville de Chicoutimi. En prenant le centre-ville de Chicoutimi comme terrain d'observation, on s'est bien rendu compte que s'il y avait une nette distinction génésique entre le Haut et le Bas de la côte Bossé de la rue Racine, cette distinction, loin d'avoir connue des changements, s'était peut-être précisée. Entre le Haut et le Bas de la Côte, une quasi frontière sinon une différence interne tant symbolique que réelle se dégageait. En retenant, pour l'instant comme indicateur l'axe constitué par la rue Racine, le Haut de la côte Bossé compte environ 189 lieux tandis que le Bas 91, les probabilités de rencontres en Haut de la Côte sont de 67,5 % contre 32,5 % en Bas. En élargissant l'observation pour inclure le quadrilatère qui va de la rue Price au Nord et le Boulevard Saguenay au Sud, on obtient, grosso modo, les proportions suivantes : 59,2 % (60 %) pour le Haut de la ville contre 40,8 % (40 %) pour le Bas de la ville. L'augmentation obtenue avec l'inclusion des autres rues qui dessinent cette partie du centre-ville est en faveur du Bas de la côte (46,1 % contre 53,9 % en faveur du Bas). (Tableau 1)

Tableau 1 : Lieux de rencontre

	Haut	Bas	Total
Racine (rue)	189 67,5%	91 32,5%	280 100%
Quadrilatère	271 59,2%	187 40,8%	458 100%
	-8,3% (+82 unités)	+8,3% (+96 unités)	+178 unités
	(46,1%)	(53,9%)	

Si l'on considère maintenant les lieux de rencontres dits économiques et fonctionnels (v.g. commerces, bureaux d'études et conseils, services professionnels, etc.), essentiellement sur la rue Racine, le Haut de la côte regroupe 66,1 % de l'ensemble et le Bas 33,9 %. En incluant le

quadrilatère, 58,5 % des activités économiques se déroulent en Haut de la rue Racine, soit une inflexion de -7,6 en faveur du Bas. Quant aux activités du Bas de la côte, elles se retrouvent dans les autres rues, notamment la rue Jacques-Cartier. (Tableau 2)

Tableau 2 : Lieux de rencontres économiques et fonctionnels
(v.g. commerces, bureaux d'études et de conseils, services professionnels)

	Haut	Bas	Total
Racine (rue)	160 66,1%	82 33,9%	242 100%
Quadrilatère	238 58,5%	169 41,5%	407 100%
	-7,6% (+78 unités)	+7,6% (+87 unités)	+165 unités
	(47,3%)	(53,7%)	

D'autres données méritent d'être signalées quant à la localisation des services publics (v.g. postes, gare d'autobus, services sociaux, etc.). Si l'on considère exclusivement la rue Racine, le Haut de la côte compte 64,4 % des installations alors que le Bas rivalise avec 35,6 %. En incluant tout

le quadrilatère, le Haut domine toujours avec 56 % des équipements contre 44 % pour le Bas qui gagne 17 unités (+ 8,4 %) en faveur, bien sûr, d'une déserte importante dans ce secteur. (Tableau 3)

Tableau 3 : Lieux de rencontres dans les services publics
(v.g. postes, gare d'autobus, services sociaux, etc.)

	Haut	Bas	Total
Racine (rue)	29 64,4%	16 35,6%	45 100%
Quadrilatère	42 56%	33 44%	75 100%
	-8,4% (+13 unités)	+8,4% (+17 unités)	+30 unités
	(43%)	(57%)	

En ce qui concerne les services privés prodigués sur la rue Racine uniquement, le Haut domine dans un rapport de 69,6 % par rapport à 30,4 % pour le Bas. En englobant tout le quadrilatère,

sur les 232 unités recensées, 61,6 % pour le Haut contre 38,4 % des services sont de nature privée se trouvent ainsi en Bas de la côte. (Tableau 4)

Tableau 4 : Lieux de rencontres dans les services privés
(v.g. services professionnels, bureaux d'études et de conseils, etc.)

	Haut	Bas	Total
Racine (rue)	96 69,6%	42 30,4%	138 100%
Quadrilatère	143 61,6%	89 38,4%	232 100%
	-8% (+47 unités)	+8% (+47 unités)	+94 unités
	(50%)	(50%)	

On se rend compte qu'au Haut de la côte, les cafés, bistrot bars et les restaurants propices aux rencontres sociales, - et où souvent les vagues à l'âme plus ou moins ressentis s'exorcisent en permettant le recul qu'est le spectacle de la comédie humaine, disposent d'un rapport de 76,3 % pour le Haut de la côte, contre 23,7 % pour le Bas.

Si on se penche quelque peu sur le caractère des rencontres, on se rend compte qu'au Haut de la côte, les cafés, bistrot bars et les restaurants propices aux rencontres sociales, - et où souvent

les vagues à l'âme plus ou moins ressentis s'exorcisent en permettant le recul qu'est le spectacle de la comédie humaine, disposent d'un rapport de 76,3 % pour le Haut de la côte, contre 23,7 % pour le Bas. Si on inclut tout le quadrilatère, on obtient le rapport suivant : 64,7 % contre 35,3 %. Cela signifie que 11,6 % des activités sociales et de rencontres se passent ailleurs que sur la rue Racine en ce qui a trait au Bas de la côte, alors que 87,9 % des mêmes activités ont la rue Racine comme décor, ne laissant que 12,1 % aux autres rues. (Tableau 5)

Tableau 5 Lieux de rencontres sociales

(v.g. café, restaurants, bistrot bar)

	Haut	Bas	Total
Racine (rue)	29 76,3%	9 23,7%	38 100%
Quadrilatère	33 64,7%	18 35,3%	51 100%
	-11,6% (+4 unités)	+11,6% (+9 unités)	+13 unités
	(30,8%)	(69,2%)	

3. L'ART EST CE QUI PERMET LA RÉUNION ET LES MARCHANDS SA PUBLICATION, C'EST-À-DIRE SON OBJECTIVATION

Il n'y a plus de centre et de périphérie, de global et de local, mais une « glocalité ». La création ignore ces catégories, là où il y a création, il y a centralité. Pour être plus concret et en s'inspirant du modèle français, cette glocalité s'impose. Sur ce point Sansot écrit : « Si à Paris et d'autres villes françaises sont demeurées de tels espaces ramassés, si elles ne sont pas devenues des conurbations, c'est qu'elles ont refusé d'être démantelées, de se disloquer en un tissu urbain indéfini. Que l'on songe, par exemple, aux cités américaines que les ponts, les échangeurs, les parkings, les centres commerciaux tuent et désagrègent... s'agit-il d'un bienfait de l'histoire? (...) Tous les Parisiens résistent : commerçants... élégants... hommes politiques... vieille bourgeoisie, étudiants... (...) il faut que tous les publics fréquentent un

centre... lieux privilégiés où on se rassemble autour de quelques foyers indiscutables »⁷.

Lapointe⁸ constate qu'il y a, en fait, un mouvement de concentration urbaine de la population alors, qu'avec les TIC, on pensait la fin des villes. À l'économie d'échelle dont les entreprises étaient dépendantes des coûts de transport, des coûts des transactions et des conditions techniques de production, succède une économie d'agglomération. Celle-ci est concevable à partir du moment où on met en valeur les avantages de la proximité des autres entreprises de service à la personne (commerce, divertissement, loisir, soin et entretien, hébergement, restauration, vie associative), des entreprises dédiées à la production (transport et commerce, finance, assurance et affaire immobilière),

l'ensemble des services publics (enseignement et services connexes, services médicaux et sociaux, administration publique, organisation culturelle et sportive). Cette dynamique d'interconnexité se refléchit par la mise en place d'une cité multimédia essentielle à la formation et à la communication des connaissances dans une société « globale » où le savoir est devenu la matière première. Changer la ville, c'est changer la vie en ville comme espace d'auto-production multivariée, c'est-à-dire une ville polycentrique qui offre une gamme de lieux accessibles à tous et à toute heure, là où se trouve un espace potentiel à l'auto-production et à l'auto-apprentissage, échanges de services et de savoir. Cette diffusion des connaissances ne s'effectue plus n'importe comment. Elle est le résultat de « l'effet d'atmosphère » incorporé dans le mode particulier d'organisation, d'interrelation-interdépendance qui n'est pas dans les supports technologiques de la communication mais dans le parcours spécifique du porteur de la connaissance. La « demande sociale » repose sur la dynamique de la proximité. Le savoir n'est pas strictement technique mais réside dans le style de faire des affaires, dans la qualité des biens et des services, par la pratique et par l'usage.

CONCLUSION

Les centres-villes qui intègrent la différence sociale et culturelle comme facteur explicatif connaissent les plus hautes performances économiques. Les centres-villes attirent une nouvelle classe de résidents urbains, de ménages sans enfants, célibataires qui recherchent un rythme et une vie culturelle, l'anonymat (panoptisme).

Les centres-villes qui intègrent la différence sociale et culturelle comme facteur explicatif connaissent les plus hautes performances économiques. Les centres-villes attirent une nouvelle classe de résidents urbains, de ménages sans enfants, célibataires qui recherchent un rythme et une vie culturelle, l'anonymat (panoptisme). Ces résidents fréquentent restaurants, musées, salles de concert et logent dans des condo-

Changer la ville, c'est changer la vie en ville comme espace d'auto-production multivariée, c'est-à-dire une ville polycentrique qui offre une gamme de lieux accessibles à tous et à toute heure, là où se trouve un espace potentiel à l'auto-production et à l'auto apprentissage, échanges de services et de savoir.

L'apprentissage sensoriel, selon des modèles culturels, est façonné territorialement. Les valeurs s'enracinent dans les lieux d'expérience de l'interdit, des limites et des frontières qui ont construit le groupe, la communauté et la société d'appartenance et de référence. L'usine a aussi subi la démolition de ses murs pour s'ouvrir sur l'ensemble de la ville devenue un immense chantier dans l'économie du savoir. La créativité est cela même qui émerge des dynamismes générés par la rencontre, là où se reformulent et réinterprètent les manières de faire, les lieux où se définit ce regard nouveau sur eirlebis, c'est-à-dire l'expérience vécue, une densité sociale nouvelle dans le champ de la concurrence interindividuelle et collective.

miniums facile d'entretien et occupant peu d'espace, les « empty nesters », les immigrants qui relancent le dynamisme d'entrepreneurship et engendrent une diversité économique et qui se lancent dans l'économie du haut savoir. Les jeunes professionnels, qui n'ont pas encore fondé de famille s'adonnant aux multimédias, gentrifient les vieux centres-villes, restaurent en loft les vieux immeubles de l'ère industrielle et animent la vie nocturne en réclamant autre chose que des bars et des restaurants, comme des meilleurs spectacles. Pour ces jeunes, les centres-villes sont propices aux probabilités de rencontres. Bref, les centres-villes qui connaissent une effervescence sont ceux ouverts à la diversité de pensée, ouverture d'esprit et ouverte à la tolérance et à la diversité : 1) tolérance aux populations homosexuelles; 2) tolérance aux créateurs; 3) tolérance aux groupes ethniques. Il est démontré qu'il y a une

forte corrélation entre l'importance des entreprises de la haute technologie et la diversité. En effet, 11 agglomérations ayant l'indice de tolérance à la diversité le plus élevé se retrouvent parmi les 15 premières agglomérations de la haute technologie mondiale. En un mot, la tolérance à la diversité, l'ouverture à la qualité de la vie et à la variété de services culturels, explique le regain des centres-villes plutôt que celui des banlieues. Ce sont là les attributs des villes qui sont à la tête du peloton des pays les plus avancés sur le plan économique.

Les centres-villes qui connaissent une effervescence sont ceux ouverts à la diversité de pensée, ouverture d'esprit et ouverte à la tolérance et à la diversité : 1) tolérance aux populations homosexuelles; 2) tolérance aux créateurs; 3) tolérance aux groupes ethniques.

Avec la notion de polycentralité urbaine, la ville serait une immense fabrique dont les murs ont été démolis pour que l'imagination se déploie sur l'ensemble du territoire composé de lieux de rencontres, d'émerveillement au fondement de la création. Dans cette dynamique, le centre-ville de Chicoutimi constitue déjà le théâtre de production et les marchands sont déjà leurs maîtres-passeurs, les intermédiaires qui offrent plus qu'une vitrine à l'exotisme intérieur ou extérieur.■

BIBLIOGRAPHIE

- ¹ Tribillon, J.-F. (2002). *L'urbanisme*. Paris, Éd. La Découverte.
- ² Castells, M. (2002). La galaxie Internet, Fayard, p. 279 et suivantes.
- ³ Sansot, P. (1996[2004]). Poétique de la ville, Paris : Petite bibliothèque Payot, #512.
- ⁴ Maffesoli, M. (1990). Au creux des apparences. Pour une éthique de l'esthétique, Paris, Plon, p. 27.
- ⁵ Sansot, P. Op. cit., p. 82.
- ⁶ Picouet, P. et Renard, J.-P. (2007). Les frontières mondiales. Origines et dynamiques, Nantes : Éd. du temps.
- ⁷ Sansot, P. Op. cit., pp. 92-97.
- ⁸ Lapointe, A. (2003) Croissance des villes et économie du savoir, Québec, PUL.